

Une Chantaise des Rues.

QUAND qu'on m'envoyait au collège, on plaçait Louise dans un atelier. Pendant des années je ne la vis plus qu'à de rares intervalles. Sa mère mourut, j'y pris à peine garde, non, je crois, par insensibilité, mais faute de comprendre la mort. En souvenir de la défunte, et aussi par inclination, ma mère se chargea volontiers de Louise. L'orpheline ne tarda pas à faire partie intégrante de la maison, où son intelligence, son activité, sa perpétuelle bonne humeur, la rendirent bientôt indispensable. Elle pouvait avoir quinze ans; si elle était laide ou jolie, je ne l'avais pas encore remarquée. La vie de collège avait déjà singulièrement entamé mon bon naturel: un petit monstre d'orgueil gonflait mon habit de collégien. Je savais parfaitement mesurer la distance qui me séparait de la jeune fille, et je commençais à trouver ses tutoiements à mon endroit d'une intolérable impertinence. J m'appliquai à le lui faire sentir. Je m'efforçai de me donner en sa présence un air froid et hautain, j'affectai de lui dire *vous* et de l'appeler *mademoiselle*. Elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Loin de là, plus le *tu* blessait, plus la maudite particule semblait sortir aisément de ses lèvres. J'en fus longtemps désolé et presque malade. Condamné à me rencontrer avec elle chaque dimanche, j'allai jusqu'à me faire priver de sortie pour la voir moins souvent. Je me flattais de l'intimider à la longue, et de l'amener insensiblement à me *respecter* davantage. A mon grand chagrin, je fus trompé dans mon espoir. La patience m'échappa, je me fâchai. "Pourquoi me tutoyez-vous?" lui dis-je un jour brutalement. Elle me regarda avec stupeur. "Oh! monsieur l'orgueilleux!" fit-elle. Et elle me tutoya plus que jamais. Chose à peine croyable, je me creusais la tête, je me mettais l'esprit à l'envers, je ne cessais de combiner des stratagèmes, uniquement en vue de me soustraire à cette insolente familiarité. Rien n'y fit. L'orgueil l'emporta à la fin sur tout autre sentiment, même sur une vague crainte d'être ridicule. J'allai trouver ma mère et lui dis tout d'une haleine:

"Je ne sais pas pourquoi Mlle Louise se permet de me tutoyer. Je ne suis plus un enfant. Si on savait cela au collège, qu'est-ce qu'il dirait?"

"Ma mère partit d'un grand éclat de rire, et je fus la fable de toute la maison. J'eusse voulu être un géant à mille bras pour anéantir le monde

entier et moi avec. Les vacances arrivèrent.

"J'avais pour camarade et confident un mien cousin dont on avait changé le nom de baptême de Jacques en celui de *Jacquot*. Précisément, à l'instar des perroquets, il avait quelque mémoire et manquait entièrement de jugement. Sa tête, d'ailleurs, n'était pas sans analogie avec celle de cet oiseau désagréable. Au fond, il avait le génie de la patience: c'était un homme à scier les grilles avec un ressort de montre, et à percer un mur de vingt pieds d'épaisseur avec un cure-dent. Il était envieux comme tout parent pauvre. Quand je voyais les fraîches couleurs de ce garçon joufflu, et son gros œil d'émail, je ne me doutais guère qu'il fut sournois et perfide plus que le traître Simon. Insinuant, flatteur, doué, en outre, d'un air excessivement bête, il était beaucoup aimé de ma mère, et possédait toute ma confiance. On le destinait au commerce.

"Jacques, ou Jacquot, comme je l'appelais de préférence, applaudissait à mon orgueil et trouvait que j'avais *admirablement* raison de ne pas vouloir être tutoyé, *moi collégien* par une petite fille qui, somme toute, selon lui, n'était que notre domestique.

"A ta place," me disait-il une fois "entre autres," je sais bien ce que je ferais.—Que ferais-tu?" m'écrierai-je. "D'abord, je n'y ferais pas plus attention que si elle n'existait pas," et, quand elle me parlerait, je lui tournerais le dos.—Hélas! mon ami, j'ai usé de ce moyen et de bien d'autres, et j'ai échoué.—Eh bien, je m'enfermerais dans ma chambre, et je mourrais de faim plutôt que de descendre m'asseoir à table à côté d'elle." Le conseil, dans l'espèce de désespoir où j'étais, ne me déplut pas. J'y réfléchis mûrement, et le croira-t-on? je me résolus à le suivre. Une découverte inopinée occasionna une totale révolution dans mes sentiments.

"J'errais de chambre en chambre, à la recherche de mon cousin, lequel me croyait à la ville. Au droit d'une porte derrière laquelle travaillait Louise, des éclats de rire me firent dresser l'oreille. Retenant mon souffle, je m'approchai. Ce que j'entendis figea le sang dans mes veines. Jacquot était là. Il faisait l'aimable auprès de Louise, et, en ricanant, lui racontait d'une voix de clarinette fausse, mes tourments, mon désespoir, sans oublier ma résolution de ne plus manger pour échapper à la honte de m'asseoir à côté d'elle. Imaginez-vous ma stupéfaction! Quel coup de massue que cette brusque certitude d'être le jouet et la dupe d'un coquin que je tenais pour un franc imbécile! En un clin d'œil, je fus plus vieux d'une

année au moins. J'eus la force de me contenir et de résister à l'envie de faire un éclat. Je me retirai à pas de loup, comme je m'étais approché. La conduite du cousin me donna beaucoup à réfléchir. Évidemment, il avait des vues sur Louise, et projetait de me tenir incessamment à l'écart, par peur sans doute de trouver en moi un rival. Il en résulta que pour la première fois, depuis bien des années, je songeai à regarder Louise. Que ne suis-je peintre ou poète! De ma vie, je n'avais vu une fille si fraîche, si jolie, si bien faite, si gracieuse, si coquettement habillée, en un mot, si essentiellement attrayante. Ou avais-je donc les yeux? Quelle folie était la mienne? D'orgueil, comme vous le pensez bien, il n'en fut plus question. Au contraire, je fus tout à coup assailli par la crainte de ne pas être préféré à Jacquot. Il me semblait actuellement que j'eusse un droit antérieur à celui de tout autre à l'affection de la jeune fille, et qu'on me volât mon bien en touchant à ce droit. Je ne fis pas néanmoins amende honorable sur-le-champ. En cela, je pensais bien moins à ménager mon amour-propre qu'à donner le change au cousin, que maintenant j'avais en grande aversion. Je persistai à boudier Louise ostensiblement, pendant que, dans le particulier, tout en faisant parade d'un peu de mauvaise humeur, je lui montrais graduellement un meilleur visage. Je réussis en effet à tromper tout le monde, excepté elle.

(La suite au prochain numéro.)

—:0:—

—Aux yeux de plusieurs, nos défauts sont des ombres qui grandissent à mesure que s'abaisse le soleil de notre prospérité.



AVIS aux jeunes gens qui seraient disposés à solliciter des abonnements pour notre journal—Nous enverrons dix numéros pendant six mois (adresses séparément aux personnes qui souscriront) sur la réception de \$4.25, et dix numéros, pendant un an, pour 8.50.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont., par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an.....	\$1.00
Six mois.....	0.50
Un numéro.....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170½ rue Spaul 8, Ottawa